

**PAGES
MANQUANTES**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

LA VISITATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

MÉDITATION POUR LE 2 JUILLET

Admirons le charitable empressement de Marie à se rendre auprès de sa cousine Elisabeth. Elle se lève, elle se hâte, *cum festinatione*, à travers un pays de montagnes, *in montana* (1). Elle ne craint ni les difficultés ni les fatigues du voyage, car elle porte la grâce de Dieu, et la grâce est un si grand don qu'on doit être prêt à tous les sacrifices pour le porter à ceux à qui il est destiné.

Marie va, sans le vouloir, au-devant d'un nouvel honneur. A peine Elisabeth a entendu sa voix et ressenti en elle-même le tressaillement de son fils, qu'elle s'écrie, continuant la salutation de l'ange : "Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. D'où me vient cet honneur, que la mère de mon Seigneur daigne me visiter (2) ?"

En réponse à ces paroles, nouvelle explosion d'humilité de la part de Marie, dans ce magnifique cantique d'action de grâces que l'Église répète chaque jour en son office : *Magnificat anima mea Dominum*. La mère de Dieu s'efface et prend, devant le Seigneur, l'humble posture d'une servante. Elle ne parle que de la gloire de son Dieu, de sa bonté, de sa munificence, de sa puissance, de sa miséricordè, de sa fidélité à ses promesses. Elle loue, elle bénit, elle remercie ; son cœur se fond dans la plus parfaite des actions de grâces.

(1) Luc. cap. 1, 39.

(2) *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Et undè hoc mihi ut veniat mater Domini ad me ?* (Luc. cap. 1, 42, 43.)

Attention, chrétiens, ce mystère contient pour nous deux enseignements.

Il nous apprend, d'abord, que nos rapports avec le prochain doivent être réglés par une charité toute surnaturelle qui a pour but le plus grand des biens : l'effusion de la grâce de Dieu dans les âmes. Si nous comprenons notre devoir à cet égard, entre toutes les âmes, celles que le péché habite nous seront particulièrement chères. Nous sacrifierons volontiers nos aises, notre repos et, s'il le faut, notre santé et notre vie, pour les délivrer du mal terrible qui les rend désagréables à Dieu.

Ce mystère nous apprend, en second lieu, que nous devons remercier Dieu de ses bienfaits.—Tout en nous est bienfait de Dieu : notre corps, notre âme, notre vie, chaque instant de notre existence. Aux bienfaits de la nature s'ajoutent les bienfaits de la grâce : la foi, les promesses divines, les donations multiples que Dieu fait de lui-mêmes, les illuminations intérieures, les saintes inspirations, les touches mystérieuses qui nous impriment de généreux mouvements. Que de biens dont nous sommes redevables à la bonté divine !

Il faut remercier l'auteur de ces biens, c'est la loi. Cette loi est écrite dans nos instincts et dans notre conscience. Recevoir un bienfait, se l'approprier, en tirer profit et oublier le bienfaiteur, cela nous répugne plus que mille autres bassesses, vilenies, méchancetés, violences et forfaits. L'horreur que nous éprouvons, pour les monstres qu'on appelle ingrats, ne se peut expliquer que par une loi de nature qui veut que tout bienfait retourne au bienfaiteur sous la forme de l'action de grâces. La volonté de Dieu est expresse à cet égard : "Rendez grâce à Dieu en toutes choses, dit l'Apôtre. *In omnibus gratias agite* (1)." Du reste, il y va de notre intérêt. Si c'est la loi que le bienfait retourne à son auteur, c'est aussi la loi que le bienfaiteur se montre d'autant plus généreux qu'il est plus fréquemment et plus sincèrement remercié.

La reconnaissance pousse aux bienfaits, comme l'ingratitude en tarit la source. "C'est dit saint Bernard, un vent brûlant qui dessèche la rosée de la miséricorde et les tor-

(1)Hæc est enim voluntas Dei in Christo. (I Theſ. cap. v, 18.)

rents de la grâce (1).”—“Remercier, écrivait un auteur païen, c'est le meilleur moyen de demander (2).”

Sommes-nous fidèles à l'action de grâces ? — Hélas ! non. — Avides solliciteurs, nous ouvrons, pour recevoir les dons de Dieu, tous les abîmes de notre indigence. Quand nous avons reçu, il nous semble que les grâces obtenues ne sont que le juste prix des peines que nous nous sommes données pour obtenir ; et si notre cœur satisfait ne se tait pas, Dieu n'y recueille, la plupart du temps, que de maigres et tièdes remerciements. Nous sommes ingrats. De là ces sècheresses et ces abandons dont nous nous plaignons si amèrement dans les confidences spirituelles que nous faisons aux directeurs de nos âmes.

Veux-tu, chrétien, que Dieu ajoute toujours un bienfait ?—Montre-toi reconnaissant comme Marie, et fais chanter tous les jours à ton âme ce beau cantique : “Mon âme glorifie le Seigneur, parce qu'il a daigné prendre en pitié la bassesse de sa petite servante. J'étais dans le néant, et il m'a donné l'être, j'étais dans les ténèbres, et il m'a envoyé les lumières de la foi ; j'étais dans l'esclavage du péché, et il a rompu mes chaînes et écrasé mes superbes ennemis ; j'étais dans l'exil, et il s'est fait le compagnon de ma vie ; j'étais faible, et il m'a soutenu par la puissance de son bras ; j'étais affamé, et il m'a nourri du pain divin. Oh ! oui, “le Seigneur a fait de moi de grandes choses. *Fecit magna qui potens est* (3).” Actions de grâces à mon Dieu : *Deo gratias*.

FR. J. M. L. MONSABRÉ.

(1) Ventus urens, siccans.... rorem misericordiae et fluentia gratiae. (Serm. LII. *in cant.*)

(2) Efficacissimum genus et rogandi gratia agere. (Plin. *in panegy. Trajan.*)

(3) Luc. cap. 1, 49-55.



Le Bx. Ignace Delgado et ses compagnons



LE 27 mai 1900, dans la Basilique Vaticane, le Souverain Pontife Léon XIII décernait les honneurs de la béatification solennelle à 77 nouveaux martyrs qui ont versé leur sang pour la foi, dans la Chine et le TonKin.

Sur ce nombre 26 appartiennent à l'Ordre de Fr. Dominique. Les autres se rattachant à l'Ordre de Fr. François, à la Congrégation de St-Vincent de Paul ou à la société des missions étrangères.

C'est le Bx. Ignace Delgado, évêque de Mellipotamie, et Vicaire apostolique du TonKin oriental qui marche à la tête de la nouvelle phalange des martyrs Dominicains. Il est accompagné de son coadjuteur, le Bx. Dominique Hénarès, évêque de Fesseiten, de 9 prêtres religieux de l'Ordre, des tertiaires qui étaient ou prêtres séculiers, ou catéchistes, agriculteurs, soldats, médecins.

Né en Espagne le 23 novembre 1761, le Bienheureux Ignace, entra de bonne heure dans l'Ordre de St-Dominique. Son admirable ferveur pendant son noviciat, s'accrut encore avec la grâce du Sacerdoce, et le jeune religieux sollicita la permission de se consacrer aux missions chez les infidèles.

A l'âge de 24 ans il arriva aux îles Philippines avec le Bx. Dominique Hénarès. Ces deux saints religieux allèrent ensemble au TonKin, vécurent sous la même règle, consacrèrent leur vie à la même œuvre, et subirent la mort avec la même foi et le même courage dans la même persécution.

En 1799, Mgr Delgado était sacré évêque et devait pendant 40 ans gouverner avec une sagesse consommée cette Église du TonKin, qui allait connaître de si mauvais jours, avec le Bx. Dominique Hénarès qui fut sacré la même année par notre Bienheureux. Ces deux évêques fournissent à l'Église le plus grand exemple de longévité et de gloire apostolique qui se soit jamais vu dans des circonstances semblables. Leur carrière ne compte pas moins d'un demi siècle d'apostolat laborieux, dans la mission la plus pénible du monde, souvent au milieu des persécutions les plus périlleuses ; tout cela couronné par le martyre.

Dépositaires par leur ancienneté des traditions et de l'expérience des missionnaires au TonKin, ils étaient le conseil et la Providence de tous les prêtres qui venaient partager avec eux les travaux et les fatigues de cette Eglise persécutée. On voyait resplendir dans leur vie non seulement les vertus apostoliques, mais encore toutes les vertus religieuses ; la prière, la mortification, l'étude des livres saints, la parfaite observance des règles de l'Ordre, s'alliaient à un grand zèle pour le salut des âmes et à une soif ardente du martyre.

Gouvernée par d'aussi saint pasteurs, l'Eglise du TonKin était prête au combat. L'orage pressentie depuis longtemps éclata enfin en 1830 avec une violence qui alla toujours croissant jusqu'au dernier jour du règne de Minh-Meuh, le Néron annamite.

Ordre fut donné de détruire toutes les églises, d'empêcher toutes les réunions de fidèles, et de les contraindre à l'apostasie en les obligeant de profaner la croix. Les missionnaires devaient être faits prisonniers.

Le danger était partout, néanmoins en s'entourant de précautions, les prêtres avaient pu exercer leur ministère, et pendant l'année 1838, dans le vicariat confié à Mgr Delgado, ils avaient baptisé 217 adultes, 6,671 enfants, entendu 132,902 confessions, administré 122,612 fois la sainte communion, 1849 fois l'extrême-onction et béni 1060 mariages.

Mais le 25 janvier 1835, Minh-Meuh, du fond de son sérail, lança un nouveau décret contre les chrétiens, le plus terrible de tous ceux publiés jusqu'alors. Ce fut cette pièce qui dirigea la persécution de 1838, et fournit aux mandarins persécuteurs une nouvelle occasion d'assouvir leur haine. Un d'entre eux se distingua surtout dans cette guerre d'extermination. C'était Trin-Quang-Khanh, surnommé le *Boucher des Chrétiens*, homme ambitieux, à l'âme vénale et servile, et ennemi juré du christianisme. Il fut appelé à la cour, pour recevoir de sévères réprimandes, de ce que l'Évangile, malgré tant d'édits portés pour le détruire, comptait encore de nombreux disciples et des missionnaires dans son gouvernement.

Effrayé de ces reproches et prévoyant une disgrâce, le mandarin voulut reconquérir l'estime de son souverain en

travaillant à la destruction complète de la religion chrétienne.

Ses ordres sont donnés : Un grand nombre d'espions, hommes et femmes, se répandent dans les villages, les uns travestis en mendiants, d'autres en ouvriers et en marchands. Ils devaient tous se faire passer pour Chrétiens, afin de connaître la retraite des missionnaires. De leur côté les Mandarins inférieurs parcouraient le pays à la tête de leurs soldats, pillant et saccageant tout sur leur passage.

Tous les missionnaires prirent la fuite. On eut dit, rapporte l'un d'eux, que le jour du jugement était arrivé, tant l'effroi était universel. La peine de mort, portée contre ceux qui oseraient nous donner asile, avait refroidi le zèle des plus dévoués. Personne ne voulait plus nous recevoir, c'était bien le moment de dire avec vérité : Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leur nid, mais les missionnaires comme autrefois leur Divin Sauveur, n'ont pas où reposer leurs têtes.

Il fallut aviser. Pour sauver l'avenir de la mission on glissa adroitement quelques centaines de *Taël* dans la main des plus forcenés persécuteurs. Ce peu d'or eut un effet magique. Un instant on se crut sauvé, et le 18 mars 1838, après sept semaines de persécutions, tous les missionnaires avaient échappé et pas un catéchiste n'avait été pris.

Il fallait à tout prix des victimes. Trinh-Quang-Khanh ordonna de placer aux diverses issues de la ville des crucifix que tous les passants devaient nécessairement fouler aux pieds. Les soldats avaient ordre de frapper à coups de fouet quiconque se refuserait à cette profanation.

Cette mesure, hélas ! amena quelques apostasies, mais elle dura peu, car elle mit le trouble dans tous les esprits, chez les payens comme chez les chrétiens.

La persécution fut alors dirigée sur les soldats.

Au mois d'avril 1838 toutes les troupes furent mises sous les armes ; vingt crucifix étaient étendus devant elles, il s'agissait de se prononcer pour ou contre le Christ.

La grâce triompha de la peur, et le premier élan fut sublime et universel. Pourquoi ne fut-il pas persévérant chez tous.

Les soldats qui confessèrent leur foi, firent preuve d'un courage héroïque. On leur appliqua de grands coups

de bâton qui faisaient voler leur chair en lambeaux ; et comme ils ne cessaient de répéter les doux noms de Jésus et de Marie, on en vint pour les faire taire à leur frapper la bouche jusqu'au sang. Mais ils criaient de plus en plus fort : " Nous sommes chrétiens, nous voulons vivre et mourir en chrétiens."

On les fit conduire en prison, chargés de chaînes et des cangues les plus lourdes, où les tourments les poursuivirent jusqu'à ce que leur constance eut lassé la férocité des bourreaux.

Pendant que la fureur de la persécution s'acharnait sur les soldats, un catechiste venant des montagnes de la province septentrionale fut arrêté par les infidèles. Il était porteur de lettres qui devaient être remises à Mgr Delgado, à Mgr Hénarès, au Père Fernandez, Vicaire provincial, et au Père Hermosilla.

Ces lettres adressées à des missionnaires Européens étaient une indication précieuse pour le *Boucher des missionnaires*. Son embarras était de les trouver. Ne pouvant rien découvrir il se détermina à remettre à la cour l'examen des prisonniers et des lettres interceptées.

Minh-Meuh courroucé d'apprendre qu'il y avait encore quatre missionnaires étrangers dans la province méridionale, fit retomber sa colère sur le mandarin qui n'avait su en arrêter aucun, et prononça sur le champ sa destitution. Le crime de ce féroce persécuteur recevait un premier châtement.

Un nouveau gouverneur appelé Lê-Ven-Duc était chargé d'activer les poursuites, et six mille soldats devaient en assurer le succès

A l'approche de cette fameuse tempête, les missionnaires ne songèrent plus qu'à se préparer devant Dieu et dans le secret de leurs retraites, à boire jusqu'à la lie le calice de la persécution. Le premier qui tomba entre les mains des ennemis fut le chef même du troupeau, Mgr Ignace Delgado. Il était caché avec Mgr Hénarès, son coadjuteur, et le Père Romuald Ximénès, dans un village appelé Kien-Las.

Guidé par l'appât de l'or, un instituteur payen tendit des pièges à la simplicité d'un enfant chrétien dont l'indiscrétion fit connaître la retraite des missionnaires. Pour inspirer aux fidèles une fausse sécurité, on fit publier que

les prêtres Européens n'avaient rien à craindre, et le gouverneur feignit même de quitter la contrée et d'emmener ses troupes pour une expédition lointaine. Mais on le vit bientôt reparaitre à l'improviste au milieu des chrétiens surpris et consternés. A peine eut-on le temps de mettre le Vicaire apostolique dans une grande corbeille et de l'emporter, couvert d'une natte de joncs, vers l'asile où il espérait pouvoir se cacher. Le même moyen de salut fut tenté pour son coadjuteur. Quant au P. Romuald Ximènes, comptant sur sa jeunesse et sur ses forces, il prit la fuite, accompagné seulement d'un catéchiste.

Ceux qui emportaient Mgr Delgado ne tardèrent pas à être aperçus et poursuivis. Près d'être atteints par les soldats, ils abandonnèrent le précieux fardeau qu'ils ne pouvaient sauver et se dispersèrent en fuyant. Ainsi tomba au pouvoir de ses ennemis cette première et illustre victime de la persécution.

Le même jour, 29 mai, on l'enferma dans une cage de bois, très étroite, puis il fut conduit à la résidence du gouverneur, et jeté avec les malfaiteurs dans la prison publique.

Le vénérable Evêque comparut devant ses juges et les interrogatoires se multiplièrent. Mais la fermeté et la prudence de Mgr Ignace Delgado, rendant une plus longue procédure inutile, on rendit la sentence de mort : " Nous ordonnons que l'Evêque Ignace soit décapité, et sa tête exposée sur la place publique."

Pendant que l'on jugeait et condamnait le Bienheureux Ignace Delgado, Mgr Hénarès tombait au pouvoir des ennemis de la foi.

Après avoir pendant plusieurs jours erré dans une barque, il fut dénoncé par un payen et livré aux mandarins de la province, qui arrêtaient en même temps le catéchiste François Chieù qui l'accompagnait.

Les prisonniers subirent les mêmes traitements, la même procédure et la même condamnation que Monseigneur Delgado.

Le père Formandez, vicaire provincial, s'était réfugié, après d'indicibles fatigues, chez un payen jusque là très empressé à rendre services aux missionnaires. Cette fois la cupidité en fit un traître, au mépris de l'hospitalité, il livra aux bourreaux ceux qui avaient trop présumé, de sa

vertu. Une cage reçut le P. Formandez, et la cangue fut mise au Père Tuân, son compagnon.

On les tortura de mille manières pour leur arracher des aveux sur le nombre des prêtres Européens et sur tout ce qui concernait la mission. Mais de si cruels tourments ne purent arracher aux généreux confesseurs aucune parole qui pût servir la haine des infidèles.

Le Père Fernandez arriva le 22 juin à Vi-Hoang, trois jours avant le martyre de Mgr Hénarès. Les mandarins voulurent alors se donner un divertissement d'un genre nouveau. Trois Frères Prêcheurs, vieillards blanchis par l'apostolat, étaient en cage ; deux évêques, Mgr Delgado et Mgr Hénarès, et le P. Fernandez, vicaire provincial. On leur permit pour la curiosité du fait, de sortir un instant et de s'entretenir ensemble pendant environ deux heures.

Les mandarins s'attendaient à les entendre gémir en commun de ce qu'il ne leur restait plus en ce monde que l'horreur des cachots et la honte du dernier supplice. Mais quel étonnement de voir ces athlètes de la foi se rencontrer dans l'arène des martyrs à l'approche du dernier combat, et converser ensemble avec un air rayonnant de bonheur.

Le 25 juin, vers neuf heures du matin Mgr Dominique Hénarès, fut tiré de sa cage et conduit au lieu de son supplice. Il se prosterna aussitôt et quoique le fer fut déjà levé sur sa tête, il continua à prier avec une sérénité qui fit l'admiration de tous les spectateurs. Il fut décapité avec François Chieu son catéchiste. On fit enterrer les corps des martyrs sur le lieu de l'exécution ; mais les chrétiens eurent l'adresse de les enlever et de les déposer dans un lieu convenable.

Pendant que le Bx. Dominique Hénarès cueillait la palme du martyr, Mgr Delgado, continuait à souffrir en attendant la mort. Sa patience et son abandon à la volonté divine furent seuls au-dessus de ses maux. "Si nous prenons patience, disait-il souvent avec St-Paul, nous serons glorifiés".

La captivité du vénérable Pontife dura du 29 mai au 12 juillet, car l'empereur annamite se réservait de porter un jugement définitif après un nouvel examen du prisonnier. Mais les forces d'un vieillard exténué ne suffirent pas à tant d'épreuves. Mgr Delgado s'affaiblissait de plus

en plus. Le 11 juillet il tomba gravement malade de vomissements et de dysenterie. Le mandarin commis à sa garde voulut en parler aux mandarins supérieurs pour y apporter quelques soulagements, mais ceux-ci refusèrent, et le 12 juillet, entre quatre et cinq heures du matin, le serviteur de Dieu expira sans secours et sans consolation du côté des hommes ; mais tout rempli et tout transporté d'une joie céleste, prêchant et confessant le Très Saint Nom de Jésus jusqu'à la dernière heure. Mgr Ignace Delgado mourut martyr à l'âge de 84 ans.

Le jour même de cette mort si sainte, on recevait la confirmation de la sentence.

Les mandarins voulurent pratiquer l'obéissance jusqu'à la fin. Ils se rendirent à la prison vers midi avec de nombreuses troupes, firent transporter hors de la ville, la dépouille du Vénérable Ignace. Là en présence d'une foule inouïable de chrétiens et d'infidèles, le bourreau exécuta l'arrêt impérial : le saint cadavre fut décapité, et la tête fut exposée pendant trois jours aux regards des passants. Ce terme expiré, on la mit dans une corbeille de roseaux pleine de grosses pierres, qu'on jeta ensuite dans l'endroit le plus rapide et le plus profond du fleuve afin d'ôter aux chrétiens l'espoir de la retrouver. Tous leurs efforts furent d'abord inutiles ; mais trois mois et demi après, un pêcheur la découvrit et l'apporta aux missionnaires. "Cette tête était si bien conservée, dit Mgr Her-
" mosilla, que les cheveux, la barbe, et même les traits ne
" paraissaient avoir subi aucune altération. C'est au prix
" des mêmes fatigues et de des mêmes dangers que nos
" chrétiens enlevèrent le corps du St Evêque".

Le Père Fernandez attendait toujours en prison l'exécution de la sentence qui le condamnait à être décapité. Le 24 juillet, il comparut pour la dernière fois devant le gouverneur. Aux questions qu'on lui adressa sur sa foi, il répondit qu'il s'estimait heureux de la sceller de son sang. Après cette réponse il ne restait plus qu'à faire les apprêts du supplice. On le conduisit aussitôt à la mort de la même manière que les autres confesseurs, avec cette seule différence qu'usé par les infirmités, et incapable de faire aucun mouvement, le Père Fernandez fut tiré de sa prison par les soldats, qui le portèrent au lieu du sacrifice. Là, à

genoux, le corps appuyé sur un soldat, il termina trente-trois ans d'apostolat par un glorieux martyr.

Ainsi périrent les chefs de cette église persécutée. Mais l'Église n'est jamais plus forte que lorsqu'elle semble terrassée et vaincue. La grâce divine devait bientôt triompher magnifiquement de la faiblesse annamite.

LE MARTYRE DE ST-PIERRE (1)

De l'an 49 à l'an 66, les actes de St-Pierre sont enveloppés d'une grande obscurité. A peine quelques points lumineux, épars à travers ces dix-sept ans, peuvent diriger l'historien en marquant avec certitude le passage de l'apôtre.

Parti de Rome en 49, Pierre visita successivement les chrétientés d'Orient, tint le concile de Jérusalem, où la question du Judaïsme fut définitivement tranchée, assista à la mort de la sainte Vierge, et entreprit de nombreux voyages apostoliques en Italie, en Espagne, en Gaule, même, dit-on, en Afrique. Il n'entre pas dans notre travail de discuter les raisons qui infirment ou corroborent les données plus ou moins précises de la tradition et des documents sur la fondation par l'apôtre des nombreuses Églises qui en revendiquent l'honneur. Pendant cette longue période, le pontife ne fit que de rares apparitions à Rome, où sa présence était exposée à mille dangers. A l'avènement de Néron, les Juifs respirèrent et purent reprendre le chemin de Rome. La paix ne fut pas longue pour les chrétiens. L'an 64, comme nous l'avons vu, fut le signal d'une horrible persécution qui mit à un dure épreuve la foi des enfants de saint Pierre. Ils se montrèrent dignes de leur père. Leur courage héroïque força l'admiration, et leur mort paisible et joyeuse fut pour beaucoup un salutaire enseignement.

Le cœur de l'apôtre s'émut de pitié au récit de tant de tortures. Son Église était dévastée, ses enfants dispersés, la désolation et la ruine menaçaient son œuvre la plus chère : il résolut d'apporter à tous la consolation et la force de sa présence. L'an 66, Pierre était à Rome. La lutte suprême allait s'engager entre le premier pape et le monstre

(1) St-Pierre de Rome, R. P. D. A. Morthier.

qui gouvernait l'empire. Lutte inégale de tous points, où l'équilibre de la victoire devait être renversé. Le vaincu sera le vainqueur, le tombeau du crucifié prendra la place du trône de Néron

. . . . Le palais des Césars n'avait pas échappé à la bienfaisante prédication de l'Évangile. Saint Paul salue des Philippiens au nom des frères "de la maison de César (1)". Or, parmi ces convertis, se trouvaient deux femmes, anciennes favorites de Néron, qui opposèrent le refus le plus énergique à de nouvelles débauches (2). L'empereur, ayant appris que ce refus provenait de la foi qu'elles avaient embrassée, fut transporté de colère, et résolut de détruire le christianisme renaissant. Il croyait l'avoir écrasé, étouffé plutôt dans les flammes, et voilà que dans son propre palais cette superstition lui ravissait la proie de sa volupté. Frapper les petits en masse n'avait pas abouti : la police romaine fut chargée de trouver et de saisir les chefs. C'est dans ce sens que nous pouvons admettre, avec M. de Broglie (3), que saint Pierre et saint Paul furent appréhendés par un simple arrêté de police. Cette police romaine, dont les yeux vigilants étaient partout, ne pouvait ignorer l'importance de sa capture, et savait qu'en saisissant Pierre et Paul elle saisissait les premiers chefs et les propagateurs les plus ardents de la superstition chrétienne.

Pierre, en effet, n'était plus seul à cultiver le sol de Rome : Dieu lui avait envoyé pour la seconde fois un collaborateur, venu pour verser ses sueurs et son sang dans les fondations de l'Église romaine. Paul, le docteur des nations, devait en vérité s'unir dans la mort au chef suprême de l'Église, pour montrer à tous que Juifs et Gentils n'avaient qu'un pasteur. Tous deux s'occupaient activement de réparer les ruines faites par la première persécution, quand des symptômes menaçants réveillèrent toutes les craintes.

Les fidèles, tremblant pour les jours de Pierre, le supplièrent de prendre la fuite. Le Seigneur n'avait-il pas dit : "Si vous êtes persécutés dans une ville, fuyez dans une autre ?"

(1) Ad Philipp. IV, 22

(2) Cf. *Commentar.* III, XIII.—S. Ambros. *in Auxent. de Basilica nova.*

(3) *L'Église au IV^e siècle*, I, p. 155.

Le vieillard hésita. Averti par une révélation que l'heure de sa mort était proche, comme il l'écrivait quelque temps auparavant aux chrétiens d'Asie (1), pourquoi retarder cette heure tant désirée ? Cédant toutefois aux sollicitations de ses enfants, Pierre se déroba. Il allait par la voie Appienne, un peu plus loin que le *Septizonium*, quand une des bandelettes qui entouraient ses jambes tomba (2). Les fidèles qui l'accompagnaient la ramassèrent, et plus tard, pour perpétuer le souvenir du passage de l'apôtre à cet endroit, on éleva une église au titre significatif de *Fasciola*

. . . . Pierre continua sa route sur la voie Appienne, quand tout à coup, hors la porte Capène, au delà du tombeau des Scipions, à l'endroit où la voie Latine se soude à la voie Appienne, Notre-Seigneur lui apparut, chargé de sa croix, la face tournée vers Rome. "Seigneur, où allez-vous ? lui dit l'apôtre. — A Rome, répondit le Maître, me faire crucifier une seconde fois." Le saint vieillard comprit ; son heure était venue. "En vérité, en vérité, je te le dis, Pierre, quand tu étais jeune tu te craignais toi-même et tu allais où tu voulais. Quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas... Suis-moi (3)." Cette prophétie va s'accomplir. Pierre est vieux, ses mains vont s'étendre, et "l'autre" s'apprête à le conduire au gibet. La volonté divine était manifeste, l'apôtre rentra dans Rome

Les deux apôtres Pierre et Paul furent arrêtés peu de temps après l'apparition de Notre-Seigneur, dans le cou-

(1) II Petr. I, 14.

Plusieurs auteurs placent ce fait de l'apparition de Notre-Seigneur pendant la captivité de saint Pierre. Il nous paraît difficile d'admettre la fuite de saint Pierre de la prison Mamertine. Cf. *Act. SS. Process. et Martin.*, 52. — *Passio Petri*.

(2) Le *Septizonium* ou *Septemzodium* était situé au pied du Palatin, près du circus Maximus. Cet édifice, bâti par Septime Sévère avec une grande magnificence, avait une forme particulière. Sept étages de colonnes se superposaient, ayant chacun un entablement distinct et une corniche régissant à l'entour. A quoi servait cette construction ? on ne saurait le dire. En tout cas, son nom mit à la torture les copistes du moyen âge. Ils ne savaient plus ce que signifiait ce nom étrange, et, racontant l'épisode de la bandelette, ils écrivaient qu'elle était tombée *apud sepem*, *apud solia*, *apud septisolia*, *apud sepem sonium*, sans parvenir à trouver le vrai terme.

(3) Joan. XXI, 18.

rant de septembre de l'an 66, et jetés en prison (1).
 Les deux captifs, — les enchaînés du Christ, —
 comme disait saint Paul, étaient sous la haute autorité de
 Paulinus, directeur de la prison. Au-dessous de lui, deux
 sous-chefs, Processus et Martinianus, que les Actes de
 leur martyre qualifient de *magistriani*, avaient la charge
 de les surveiller. Jamais il n'avaient eu entre les mains
 des criminels de ce genre. Si on les insultait, ils gardaient
 le silence ; si on les frappait, ils priaient pour leurs bour-
 reaux ; pas une plainte, pas un regret. Quand les fidèles
 étaient réunis autour d'eux, on eût dit que les dieux eux-
 mêmes habitaient la prison, tant la joie rayonnait sur leur
 visage, tant les paroles de paix, de consolation, d'espéran-
 ce, se pressaient sur leurs lèvres. On les entourait, on bai-
 sait leurs chaînes, on touchait leurs vêtements, et eux,
 pleins de tendresse et de pitié pour ces âmes qu'ils savaient
 exposées à toutes les persécutions, leur apprenaient à souf-
 frir avec joie pour Jésus-Christ.

“Parlez-nous du Christ,” disaient les chrétiens, avi-
 des d'entendre encore ces récits merveilleux et consolants
 qui avaient séduit leur cœur. Et tour à tour Pierre et Paul
 racontaient la vie, les enseignements, la mort et les triom-
 phes du Sauveur. Les geôliers écoutaient, ravis. Jamais
 pareil langage n'avait frappé leurs oreilles. Peu à peu la
 pensée de Jésus les envahit ; ils se prirent à aimer cet in-
 connu dont on disait qu'il avait tant aimé lui-même les pe-
 tits et les déshérités de ce monde.

L'esprit de Dieu soufflait visiblement dans les cachots
 de la Mamertine ; les chrétiens se fortifiaient dans la foi,
 et les païens, captifs et geôliers, se sentaient émus. Les
 miracles des Apôtres achevèrent de les gagner au Christ.
 Sous leurs yeux stupéfaits d'admiration, Pierre et Paul
 guérissaient toutes les infirmités. La puissance divine
 était dans leurs mains (2).

Il est probable que les faits merveilleux et la propa-
 gande chrétienne dont la Mamertine était le théâtre furent
 révélés en haut lieu. Ordre fut donné de sévir contre les
 Apôtres et de les enfermer, avec leurs compagnons et les

(1) Nous fixons en septembre l'arrestation des Apôtres, en nous basant
 sur les Actes de Processus et Martinianus et la trahison qui veut que les
 Apôtres soient restés plus de neuf mois dans la Mamertine.

(2) *Act. SS. Process. et Martiniani, passim.*

deux geôliers Processus et Martinianus, dans le *Robur Tullianum*. Cet ordre équivalait à un arrêt de mort. Tous furent descendus dans l'horrible prison. A l'étage supérieur, Pierre laissa un souvenir de son passage. Durement frappé par un garde, il heurta contre la muraille, où la forme de sa tête s'imprima profondément dans la pierre (1).....

.....Ce gouffre devint un sanctuaire. Pendant qu'au-dessus de ce sépulcre vivant le paganisme étalait ses splendeurs et glorifiait ses idoles ; pendant que Néron parcourait la Grèce, cueillait des lauriers sur tous les théâtres et montait en triomphateur à tous le Capitole, Dieu descendait en silence dans les *Robur Tullianum*, et y consacrait les pierres fondamentales de l'Église romaine. Rien de grand comme le spectacle de ses agissements divins ; nul éclat extérieur ; un homme enchaîné, des captifs comme lui, une prison, c'est tout.

“Baptisez-nous, répétaient les geôliers et leurs quarante-cinq compagnons, nous croyons en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde.” Il n'y avait point d'eau dans le *Robur*, pas même pour rafraîchir les malheureux qui y étaient enfermés. Pierre s'agenouille et prie. A ses pieds, vive et limpide, jaillit une source. Tous s'inclinent, et il les baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ils sont prêts pour le sacrifice.

Au milieu de ses faciles triomphes. Néron n'oubliait pas ses ennemis. Pour être l'ennemi de Néron, il suffisait de garder dans son cœur quelque vestige d'honnêteté. Aussi les familles patriciennes, qui sentaient couler dans leurs veines quelques gouttes du sang des vieux Romains, étaient décimées. Néron avait laissé à Rome un autre lui-même, son affranchi Hélius, avec ordre de faire disparaître toutes les personnalités gênantes. Le sang coulait chaque jour, et chaque jour un courrier en portait à l'empereur la joyeuse nouvelle. Les captifs de la Mamertine ne pouvaient être oubliés. Un premier groupe fut immolé. Devançant les apôtres, les quarante-cinq convertis subirent d'horribles supplices. Seuls les anciens geôliers, Processus et Martianus, furent réservés et n'obtinrent la cou-

(1) Cette pierre se trouve encore encastrée dans le mur de droite, au-dessus de l'escalier moderne qui conduit au *Robur Tullianum*.



CRUCIFIEMENT DE S. PIERRE

Guerchin.

ronne du martyr qu'après les Apôtres. Il semble qu'Hélius voulut réserver à son maître la joie d'immoler lui-même les chefs des chrétiens. Depuis neuf mois Pierre et Paul portaient les fers. Néron ne se pressait pas. La Grèce asservie l'acclame ; tous les titres lui sont prodigués ; Apollon, Hercule, Sauveur du monde, Génie protecteur de la terre ! Pour l'arracher à cet enivrement, il faut qu'Hélius l'épouvante par la crainte d'une conjuration ; mais le retour est long. Naples retient dans ses murs l'impérial chanteur, et, las d'attendre, le gouverneur de Rome donne l'ordre de mettre à mort les deux prisonniers de la Mamertine.

Avant de partir pour le lieu du supplice, Pierre et Paul subissent les horreurs de la flagellation, comme les plus vulgaires criminels ; puis tous deux sont conduits à travers la ville, par le quartier juif, du côté de la porte *Trigemina*, sans doute pour que cette marche douloureuse serve de leçon à ceux qui tenteraient de rester chrétiens. La tradition veut que les saints martyrs ne se soient dit adieu que sur la voie d'Ostie, à l'endroit où s'élève aujourd'hui un petit oratoire qui en consacre le souvenir. Ils se donnèrent le baiser de paix, heureux dans leur cœur de souffrir pour leur Maître bien-aimé, et joyeux à la pensée de le revoir bientôt.

Paul continua sa route vers les Eaux-Salviennes. Plautilla, sœur de Flavius Clemens, qui devint consul sous Domitien, en 95, et mère de Domitilla⁽¹⁾, accourut pour implorer une suprême bénédiction. Elle pleurait. Paul lui demanda son voile pour s'en couvrir les yeux au moment du supplice. Le grand Apôtre fut décapité sur une borne militaire. Sa tête fit trois bonds, et trois fontaines jaillirent aux endroits où elle toucha la terre. Lucine⁽²⁾, no-

(1) De Rossi, *Bullet. archeol.*, mars 1865.

(2) Lucina, d'après M. de Rossi, est la même personne que la célèbre Pomponia Græcina dont Tacite parle en ces termes : "Pomponia Græcina, noble dame mariée à Plautius qui avait triomphé de la Bretagne, ayant été accusée de *superstition étrangère*, fut remise au jugement de son mari qui, selon la coutume, rassembla toute la parenté. Le procès étant jugé, elle fut déclarée innocente. Cette dame vécut longtemps dans une continuelle tristesse ; car, depuis la mort de Julia, fille de Drusus, que Massaline fit mourir, elle porta le deuil sur ses habits et sur son visage, pendant quatorze ans, sans être inquiétée pour cela du vivant de Claude." (*Ann.*, XIII, xxxii.)—La preuve de M. de Rossi est péremptoire. Au cimetière de *Lucine*, il a trouvé deux inscriptions funéraires, l'une des Pomponius Bassus, l'autre d'un Pomponius Græcimus, évidemment ensevelis dans un cimetière parce qu'il appartenait à leur famille. *Lucina* serait le nom chrétien de Pomponia Græcina.

ble matronne de famille sénatoriale, avait une villa à la distance de deux milles environ des Eaux-Salviennes. Elle rendit les derniers honneurs à son père dans la foi, transporta son corps dans sa villa, et le déposa au lieu où s'est élevée depuis la basilique patriarcale de Saint-Paul hors les Murs. . . .

. . . . Il convenait au premier vicaire de Jésus-Christ d'avoir une passion douloureuse comme celle de son Maître. Revenant sur ses pas, il fut conduit au cirque de Néron, sur le Vatican, et cloué à une croix (1), près de l'obélisque central, qui ornait la *spina*, entre les deux *meta*. Quand Pierre aperçut le gibet sur lequel "l'autre devait lui étendre les bras", la pensée de la croix de son Sauveur lui fit demander en grâce d'être crucifié la tête en bas. Cette touchante attention de l'apôtre a été signalée par tous les historiens et les Pères. "Il ne voulut pas être crucifié comme le Seigneur, dit saint Maxime de Turin, pour montrer à tous qu'il gardait dans les tourments la vertu d'une humilité admirable et la science du mystère nouveau révélé à l'humanité (2)."

Le cirque du Vatican, témoin des premiers supplices infligés à Rome aux fidèles du Christ, devenait ainsi le témoin officiel, authentique, de la fondation du centre de l'unité catholique. Pierre, évêque de Rome et pasteur universel, y meurt suspendu à une croix ; près de sa croix ; ses successeurs héritent de son auguste suprématie, et continuent à travers les siècles le ministère de paître les bre-

(1) Saint Pierre dut être cloué à la croix et non lié avec des cordes. Les Romains pratiquaient les deux usages, mais le *cruci affigere* est le plus commun. C'est l'opinion générale des Pères. On possédait des clous du crucifiement de St-Pierre à Limoges, dans la basilique de Saint-Martial ; à Montaign, dans un monastère de cisterciennes, et nous en avons vénéré un autre à Rome dans la crypte de la basilique des saints Apôtres. Il est long de vingt centimètres, à quatre faces un peu recourbé vers la pointe.

Cependant, pour être complet, nous devons dire qu'il y avait autrefois, sur les murs d'une des galeries du quadriportique, une peinture réputée très ancienne, représentant l'ensevelissement de saint Pierre. Le corps était étendu sur un suaire blanc dont les extrémités étaient soutenues au-dessus du sarcophage par deux personnages. Les bras croisés sur la poitrine laissaient voir la main droite posée sur la main gauche, sans aucune trace de blessure faite par un clou. A première vue, cette absence de blessure à la main peut paraître un argument contre les clous du crucifiement ; mais nous pensons que le peintre a omis les stigmates pour éviter une ressemblance avec Notre-Seigneur. Il y aurait facilement une équivoque.

(2) *Sermo 1 in Natal. Apost.*

bis et les agneaux du Christ. Seul, nous l'avons déjà dit, entre tous ses frères, l'obélisque du Vatican, épargné par le temps et la hache des barbares, est resté debout comme une borne éternelle pour marquer aux générations chrétiennes l'endroit où mourut le pape. Il se dresse aujourd'hui au centre de la place Saint-Pierre, en face de l'incomparable basilique qui recouvre le tombeau de celui dont il a vu l'ignominieux supplice, témoin de l'humiliation de l'apôtre, il était juste qu'il fût témoin de sa gloire. Et répondant aux anciennes acclamations qui saluaient les triomphes dérisoires et les orgies de Néron, il chante l'éternel cantique de la victoire du Christ : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!*

R. P. D. A. MORTIER.



MODESTIE ET VANITÉ

Raphaël.

UN SERMON DE ST-THOMAS

pour le 3^{ième} dimanche après l'Octave de Pâques—Pris de l'épître de ce jour.

Sit omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum. Jac. I

Que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler.

(*Suite*)

“Celui qui ne pèche point par la langue, dit l'Apôtre St-Jacques, c'est un homme parfait”. (Jac. 3). Si un homme qui ne pèche point par la langue est un homme parfait, comment une femme qui ne pèche point par la langue ne serait-elle pas une chrétienne sans reproche et une femme parfaite !

Vous n'en pouvez donc douter, c'est l'enseignement de l'Écriture et c'est votre expérience, votre langue est coupable d'un grand nombre de fautes, peut-être du plus grand nombre : et l'un des plus sûrs moyens d'offenser Dieu, et de tomber dans un nombre infini de fautes de toutes sortes, c'est de se laisser aller à l'intempérance de la langue. Et comment en serait-il autrement ? Si les hommes, même les plus sages et les plus réfléchis, se plaignent que leur langue leur fait commettre un grand nombre de fautes, comment ces langues d'hommes ou de femmes, qui s'agitent du matin jusqu'au soir, ne seraient-elles pas la cause d'une multitude infinie de péchés.

Je sais bien que la langue n'a point ce triste privilège de pécher : hélas ! tous nos sens ont leur pente au mal. Mais aucune n'a le triste privilège de tourner si facilement au mal toutes les circonstances et toutes les dispositions où se peuvent trouver nos âmes et nos corps : aucun ne peut si facilement porter atteinte à toutes les vertus.

Je vous le demande quelle est la disposition de cœur ou d'esprit que la langue n'exploite point pour le péché ? Quelle vertu peut échapper à ses coups ? Vous êtes gai ? vous avez l'âme en joie ? que de paroles légères, que de propos risqués, que de plaisanteries hors de propos ?— Vous êtes tristes ? que de paroles d'aigreur, d'impatience, de murmure !—Vous êtes en amitié ? que de confidences malsaines ou déplacées, que de dangereuses niaiseries vous

vous dites l'un à l'autre !—Vous êtes en inimitié, ou antipathie ? que de paroles dures, froides, ou piquantes, que de sous-entendus et de silences calculés pires que toutes les paroles !—Vous êtes en bons termes ? que de compliments qui devraient s'appeler des mensonges, que de paroles de politesse qui sont de vraies hypocrisies, que de confidences indiscretes qui sont de vraies trahisons !—En toute occurrence que de légèreté dans les jugements, quelle inconsidération dans les confidences, quelle perfidie dans les insinuations, quelle malignité dans les remarques, quelle cruauté dans les railleries, quelle ingénieuse perfidie jusque dans les louanges, quel incroyable laisser-aller de toutes vos passions, quelle débauche d'égoïsme et de vanité !—Oui vraiment la langue est bien "un monde d'iniquité".

Et quand vos paroles ne porteraient directement atteinte à aucune vertu, quand votre perpétuel bavardage n'attaquerait ni la justice, ni la charité, ni la religion, ni la piété, ni la pudeur, ni la vérité, ni la sincérité, ne croyez point pour cela n'être coupable d'aucune faute devant Dieu. J.-Christ vous a averti dans son Évangile que vous rendrez compte au jugement même d'une parole inutile. C'est qu'en effet il n'est pas plus permis de parler pour le simple plaisir de parler, que de manger ou de boire pour le simple plaisir de boire ou de manger. L'homme étant raisonnable doit toujours avoir un but légitime à à toutes ses paroles et à toutes ses actions : autrement il ne serait plus un homme, mais une machine ou un animal quelconque, parce qu'il n'agirait pas raisonnablement. Agir ou parler ainsi sans but et sans raison, c'est donc aller contre la nature humaine telle que Dieu l'a faite, et c'est toujours au moins une faute vénielle.

Voilà la première conséquence du bavardage, des paroles sans portée et sans but, si fréquentes dans ce monde : c'est qu'elles multiplient les fautes contre toutes les vertus et sont par elles-mêmes au moins des fautes vénielles.

Voici la deuxième : c'est la peine et l'affliction qui vous en revient.

Si en effet vous réfléchissez après ces conversations inutiles, vous vous direz que votre langue a été pour vous la cause d'un grand nombre de fautes et de désagréments. Que de fois ne vous êtes-vous pas dit en rentrant chez vous ou au sortir de quelque conversation : Ah ! si je n'avais

pas laissé échapper ce secret ! si je n'avais pas fait cette confidence ! si je n'avais pas laissé tomber cette parole ! Que de fois en réfléchissant aux ennuis de toutes sortes que cause si souvent à vous-mêmes et aux autres votre trop grande envie de parler, vous auriez dû comprendre cette maxime du sage ; qu'il est bien plus facile de se taire que de ne pas parler mal à propos.

Mais je veux que votre inutile bavardage ne vous soit la cause d'aucune faute, ni d'aucun désagrément, il ne laisse pas d'être pour vous une cause d'ennui. Il me semble au contraire que c'est le grand moyen de vous divertir et de vous amuser, que de parler beaucoup ; vous vous trompez ; c'est le plus sûr moyen de vous ennuyer. Savez-vous pourquoi ?—C'est que la langue fait le vide dans l'esprit et dans le cœur, et c'est cela l'ennui. Une âme qui s'ennuie, c'est une âme qui est vide et qui sent ce vide et qui en souffre ; c'est une âme qui souffre d'un vide dans l'esprit ou dans le cœur. Or bien souvent, c'est votre langue qui fait ce vide dans votre esprit et votre cœur. Car remarquez-le bien, l'âme, j'entends surtout l'âme chrétienne se remplit comme une source, et doit aussi s'épancher comme une source flot à flot, goutte à goutte, suivant la plus ou moins grande abondance de la veine qui la remplit. Si vous parlez constamment et sans réflexion, vous videz la source, et la veine qui lui apporte l'eau vive ne suffira jamais à la remplir. Votre âme ne sera jamais pleine, et vous en sentirez un malaise, un vide, un ennui que rien ne pourra charmer.

Savez-vous pourquoi tant de femmes chrétiennes s'ennuient dans le monde ? c'est qu'elles s'occupent trop la langue et pas assez l'esprit. C'est exactement ce qui arrive parfois dans la société de nos grandes villes. On voit des hommes qui meurent d'ennui quand ils sont dans leur famille, savez-vous pourquoi ?—c'est parce qu'ils n'y sont presque jamais. Eh bien ! savez-vous pourquoi vous vous ennuyez quand vous vous trouvez à ce foyer intérieur de votre âme ? c'est parce que vous n'y êtes presque jamais et que votre langue ne cesse de vous faire courir à droite et à gauche. Votre langue a une maladie très ordinaire bien facile à guérir que St Jacques appelle un mal inquiet, et que nous appelons vulgairement une démangeaison. Ce mal ne peut se guérir que par le repos et l'inaction ; mais

plus vous parlez, plus vous aiguisez le mal au lieu de le calmer. Et plus vous parlez, plus aussi vous sortez de vous-mêmes, plus vous faites le vide en votre esprit et en votre cœur, et plus vous vous ennuyez.

Voilà le deuxième inconvénient du bavardage, c'est une cause d'ennui et de bien des désagréments et des regrets superflus.

Voici le troisième : c'est la mauvaise renommée ; c'est-à-dire que votre rage de parler vous enlèvera tout crédit et nuira considérablement à votre réputation. (1)

Il y a bien des hommes qui seraient des grands hommes s'ils avaient moins parlé. J'en appelle à votre expérience ; que d'hommes vous avez pris d'abord pour des hommes supérieurs, qu'une seule conversation, peut-être une seule parole vous a rapetissés pour jamais aux proportions des hommes de petite taille et d'esprit médiocre. C'est qu'en effet la parole est le son que rend une âme, et pour peu qu'on ait de l'oreille on ne s'y trompe pas.

Que l'artiste jette pêle-mêle dans le creuset, le cuivre, l'argent, le fer, qu'il en fasse cette cloche dont la voix harmonieuse et puissante ira vous annoncer jusqu'en vos demeures tous les jours de joie et tous les jours de deuil qui se sont levés pour vos familles. Le bronze pourra être admirablement ciselé ; mais l'œil ne distinguera pas le mélange des métaux, il ne connaîtra point la valeur de l'instrument. Voulez-vous connaître ce qu'il est et savoir ce qu'il vaut ? écoutez. Si le son est grave, doux, riche, harmonieux, puissant, vous dites que la cloche est bien fondue et de qualité supérieure ; si non, vous aimez mieux en croire votre oreille que vos yeux. C'est ainsi que se reconnaît une âme.

Je sais bien que de belles paroles peuvent tomber des lèvres d'un misérable ; mais il y a des paroles qu'une grande âme ne dira jamais. Les hommes se jugent à la parole, non pas à la parole qu'ils disent d'eux-mêmes en public, devant témoins, mais à cette parole vraie qui sort des profondeurs de l'âme à un moment ou à un autre de leur vie ; et malgré les calculs adroits de l'hypocrisie, la parole est encore pour qui sait l'entendre l'un des plus sûrs moyens de deviner une âme, surtout la parole intime familière, celle qui jaillit spontanément de l'esprit et du cœur.

(1) *Malum infamiae.*

C'est là une épreuve que bien peu d'hommes peuvent subir sans en être amoindris.

Or, si l'épreuve est grande même pour les âmes qui semblent dépasser les âmes ordinaires, que sera-ce pour le commun des hommes ? Si la parole trahit même ceux qui d'habitude ne parlent qu'avec poids et mesure et après mûre réflexion, comment ne trahirait-elle point les faiblesses d'esprit et de cœur de ceux qui parlent habituellement sans réflexion et de l'abondance du cœur ? C'est donc le moyen de nuire à votre réputation, que de parler beaucoup et sans réflexion ; et comme vous ne devez pas trop compter sur la charité du prochain, ce sera le meilleur moyen de vous faire mépriser en révélant vos misères.

Mais je veux que cette habitude de bavardage ne livre point au public le secret de misères que vous deviez cacher, vous n'arriverez pas moins à vous perdre à peu près complètement dans l'esprit et la confiance de tous les hommes sensés ; et votre parole fût-elle la plus sage et la plus sensée, passerait pour une parole de rien. Une parole de rien ! une parole à laquelle un homme de poids ne fera aucune attention, une parole à laquelle un homme sérieux ne daignera jamais répondre. Car, aux yeux des hommes, un homme vaut ce que vaut sa parole, de même qu'une parole vaut ce que vaut celui qui la prononce. Or la parole d'un bavard ne vaut rien, et tous les hommes sensés croient que le bavard lui-même est un homme sans valeur.

Quand on répètera quelqu'une de vos paroles ou qu'il vous entendra parler, l'homme sensé dira : " Ce n'est rien," et il n'en tiendra aucun compte. Et ce sera justice. (1)

Car il faut bien que vous compreniez, la grande abondance de paroles vient d'un vice de l'esprit ou d'un vice du cœur : et dès lors que voulez-vous qu'on attache quelque importance aux paroles de ceux qui ont ce malheureux défaut ?—Et quel vice est donc la cause de ce mal de la lan-

(1) Vous connaissez peut-être cette réponse de Berryer à l'un de ces parleurs sans portée et sans but comme il y en a tant dans les assemblées délibérantes. On raconte qu'un jour Berryer était à la tribune de France, lorsqu'au milieu de l'entraînement d'un de ses plus beaux discours, il s'entend interrompre par un inconnu.—Berryer s'arrête, il se dresse au fond de la tribune, et regardant le banc d'où est partie l'interruption, il demande ce que l'on a dit, et qui l'a interrompu. L'interrupteur se lève et il répète sa parole. C'est vous, Monsieur, lui dit Berryer ?—Alors ce n'est rien, je continue. "Et il continua son discours :

gue ? C'est la présomption, la légèreté, l'étourderie, la vanité, la vanité surtout. On a beaucoup d'esprit, ou du moins on croit en avoir beaucoup, et l'on tient à le montrer. Vanité bien dangereuse, car elle en trompe un grand nombre, et se trompe le plus souvent elle-même dans ses calculs et vous jette dans la confusion ! Quel est celui ou celle parmi vous qui ne croit pas avoir beaucoup d'esprit ?

Vous avez visité ces asiles où l'on trouve réunies toutes les faiblesses et toutes les infirmités de l'esprit humain. Avez-vous trouvé un seul de ces pauvres aliénés qui croit n'avoir pas d'esprit, et n'en avoir pas plus que tous ses compagnons d'infortune ? Chacun d'eux vous dira : "Vraiment je ne sais pas pourquoi l'on m'a mis ici. Vous voyez bien comme je vous parle, et que je ne manque ni d'esprit ni de jugement. Mais les autres ? Les autres, ils sont vraiment fous, bien qu'ils ne s'en doutent pas". Voilà le monde ! voilà ce que nous sommes, ce que nous fait la vanité. Nous nous croyons beaucoup d'esprit, nous tenons à parler beaucoup pour le faire voir ; mais nous oublions trop facilement que s'il faut parler pour montrer qu'on a de l'esprit, il faut souvent se taire pour montrer que l'on a de la vertu et du jugement.

C'est ainsi que cette malheureuse envie de parler ruine notre crédit et nous fait une mauvaise réputation. Car enfin, et c'est par là que je veux finir cette raison, trouvez-vous digne de vous cette réputation de bavardage ? Si vous la trouvez digne de vous, gardez ce défaut : vous serez le premier robinet du quartier. Mais si vous tenez à avoir la réputation d'une personne sérieuse, sensée et réfléchie, si vous tenez à ce que votre parole ait quelque poids et quelque valeur auprès des personnes sérieuses, écoutez volontiers et parlez avec plus de réserve. "Car dit l'Écriture, celui qui parle avec mesure est sage et prudent. Le sot lui-même se fait une réputation de sagesse par son silence, et il passe facilement pour un homme de sens tant qu'il a le bon esprit de ne pas ouvrir la bouche". "*Qui moderatur sermones suos doctus et prudens est....stultus quoque, si tacuerit sapiens reputabitur : et si compresserit labia sua intelligens*".

III

Enfin, la pratique de ce conseil de l'apôtre nous sera

fort utile et nous procurera surtout trois grands avantages qu'il suffit de vous indiquer.

Le premier avantage c'est le crédit, l'estime, la faveur des hommes et de Dieu. C'est l'enseignement de l'Écriture : "Écoutez en silence, et la mesure de votre réserve sera celle de votre faveur" auprès des hommes comme auprès de Dieu (1).

Et comment en serait-il autrement ? Les hommes aiment tant à parler, et Dieu aime tant qu'on l'écoute !

Si vous écoutez beaucoup et si vous parlez peu, vous aurez les bonnes grâces des hommes, parce que les hommes et surtout les femmes ont besoin qu'on les écoute. Je ne veux point rechercher les causes de ce besoin, je le constate : il existe, c'est incontestable. Tous tant que nous sommes, nous sentons ce besoin d'être écoutés et d'autant plus que nous sommes plus portés à parler. Voilà pourquoi, quand nous rencontrons quelqu'un qui a toujours l'oreille ouverte à nos discours, qui semble y prendre quelque intérêt ou quelque plaisir, nous le trouvons plus aimable et plus intéressant que s'il nous avait tenu les plus beaux discours. C'est donc un des plus sûrs moyens d'être aimable que de parler peu et d'écouter beaucoup.

Voyez-vous toutes ces femmes sérieuses, pieuses, dévotes, comme elle s'empresment autour de ce confesseur, comme elle recherchent avidement la direction de ce confesseur, comme elles souffrent quand il leur manque, comme elles sont aises quand elles se sont confessées à lui ? Pourquoi recherchent-elles si avidement ce confesseur ? C'est donc un homme éminent dans la science de Dieu ? Pas que l'on sache. C'est donc un homme qui a le don de discernement des esprits ? Pas plus qu'un autre. C'est donc un homme qui a une longue expérience des âmes et des voies surnaturelles ? Il n'en paraît rien. C'est donc un homme qui a une parole pleine de charme et d'onction ? Oui c'est un homme qui sait dire d'une voix bien douce et bien tendre : "ma chère enfant", mais ce n'est pas là son secret. Son secret, sa grande supériorité, ce qui le fait un grand directeur d'âmes, le confesseur à la mode, le directeur indispensable de toutes les femmes qui ont le mal de la direction, c'est qu'il sait les écouter, qu'il s'intéresse à toutes leurs confidences, et qu'il prend au sérieux toutes leurs paroles.

1) Audi tacens et pro reverentia accedet tibi bona gratia. Ecclé. 32.

Ce qui se passe au confessionnal se passe un peu partout ; car la nature humaine est partout la même, en tous les hommes et en toutes les femmes, elle sent toujours le besoin de parler : et pour parler avec plaisir il faut une oreille qui écoute avec complaisance. Voilà pourquoi bien souvent l'homme le plus aimable, c'est celui qui nous écoute avec le plus d'intérêt.

Le premier mérite de celui qui parle peu et qui écoute beaucoup, c'est d'écouter. Il en a un autre qu'on lui suppose volontiers ; c'est la discrétion. On a bien tort de confondre la taciturnité avec la discrétion ; car il n'est pas rare que des hommes qui parlent peu, parlent encore trop pour être discrets ; mais il est naturel qu'on leur suppose la discrétion. Or les hommes, et les femmes surtout aiment beaucoup la discrétion, dans les autres, parce qu'ils ont beaucoup de secrets à dire, j'entends de ces secrets qu'on sent le besoin de déposer dans l'oreille de tout le monde en se cachant du voisin auquel on l'a dit déjà ou auquel on le dira dans un instant. Si donc en parlant peu vous vous faites cette réputation de discrétion, vous aurez les confidences d'un grand nombre et vous croîtrez dans leur estime et leur affection.

Enfin, si vous écoutez beaucoup plus que vous ne parlez, vous ne contredirez personne sans nécessité, et vous vous ferez ainsi la réputation d'un esprit large et d'un caractère doux et facile. Chacun voudra vous exposer ses idées, et vous demander des conseils, précisément parce que votre silence ne froisse les idées de personne et qu'il laisse chacun faire ce qu'il veut. Vous aurez donc, à cause de votre bienveillance à tout entendre et de votre discrétion à parler, l'estime et l'affection des hommes.

Et vous vous rendrez ainsi agréable à Dieu ; car Dieu chérit les âmes qui l'écoutent.

Vous savez quel est l'unique plaisir, l'unique joie des âmes qui s'aiment tendrement, c'est de se voir, de s'entendre, de se dire toujours que l'on s'aime et que l'on s'aimera toujours. Eh bien ! c'est là aussi le grand plaisir de Dieu sur la terre, le grand bonheur qu'il veut nous donner et le seul qu'il attende de nous. Au fond, le ciel ce n'est pas autre chose ; et Dieu fait déjà avec nous sur la terre ce qu'il fera au ciel pendant l'éternité : il veut nous voir dans l'intimité, nous entendre dans l'intimité, il vou-

drait tous les jours s'asseoir à ce foyer intérieur, au plus intime de notre âme, et là nous dire combien il nous a aimés et nous entendre lui dire que nous l'aimons et que nous l'aimerons toujours. Car l'amitié a besoin d'une présence intime du cœur au cœur, de l'âme à l'âme, et l'amour de Dieu plus qu'aucun autre parce qu'il est infiniment plus tendre et plus délicat que toute amitié de la terre.

Or comment prêter l'oreille à Dieu si nous sommes toujours à parler ? Comment pourra-t-il s'entretenir dans l'intimité au foyer intérieur de votre âme, si votre âme n'est jamais chez elle, si votre bouche est une porte toujours ouverte par où elle sort constamment dans le monde ? Donc, si vous voulez entrer en intimité avec Dieu, n'ouvrez pas trop facilement cette porte de votre âme qui donne sur le monde et ouvrez celle par où Dieu doit entrer ; et Dieu sachant que votre âme l'attend viendra s'entretenir avec elle et la comblera des marques de la plus tendre affection.

Et non seulement vous jouirez ainsi plus facilement de la présence et de l'intimité de Dieu, mais vous acquièrerez un autre bien, un bien inestimable, la sagesse. Ecclé. 6. "*Si inclinaveris aurem tuam, excipies doctrinam.*" C'est en écoutant que vous vous instruirez, surtout en écoutant les réflexions de personnes sages et chrétiennes et en réfléchissant aux paroles que vous entendez.

Voulez-vous un moyen sûr et facile d'acquérir cette sagesse qui fait les âmes sérieuses et les esprits vraiment chrétiens, voulez-vous un moyen à votre portée d'avancer très vite dans la perfection ? Parlez moins, écoutez plus et réfléchissez à toute parole que vous entendez.

Enfin par cette pratique vous acquerez un troisième bien qui est la tranquillité et la joie de l'âme. Celui qui sait garder sa bouche et brider sa langue s'épargne bien des transes et des angoisses, bien des désagréments et des humiliations. (1)

Nous avons vu tout à l'heure de quels maux on se délivre et je viens de vous dire quels avantages on s'assure en pratiquant ce conseil de l'apôtre St Jacques, je n'ajoute qu'un mot : c'est que l'on assure ainsi la paix et la séré-

(1) Qui custodit os suum et linguam suam, custodit ab augustis animam suam.

nité de son âme, parce que l'on est sûr de se posséder. Un homme qui parle beaucoup d'ordinaire ne se possède pas, c'est sa langue qui le possède, et il ne peut avoir ce parfait équilibre intérieur qui est la condition nécessaire de la paix et du bonheur.

Je vous disais tout à l'heure qu'une âme qui sort constamment de chez elle par la parole ne peut manquer d'être rongée par l'ennui, parce que chaque fois qu'elle rentre chez elle elle trouve son foyer désert et glacé. Mais l'âme qui sait rester en elle-même, qui ne se répand pas trop au dehors, n'est jamais plus heureuse que chez elle, parce que son foyer est toujours rempli, toujours peuplé d'agréables pensées, de doux souvenirs, et réchauffé par de douces et saintes affections. Car quand elle n'aurait pas ce charme vide et trompeur des paroles et des affections humaines, elle aurait toujours ce charme infini de l'intimité de Dieu, qui suffit à remplir les jours du temps comme il remplira ceux de l'éternité.

* * *

J'ai fini. J'ai tâché de vous démontrer la sagesse de ce conseil de l'apôtre St Jacques : que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler. C'est à vous de le mettre en pratique. Surtout comprenez bien que ce n'est pas là un simple conseil dont il est libre à chacun de ne pas tenir compte ; c'est un ordre pour tous les chrétiens, et plus spécialement pour ceux qui font profession de piété et de dévotion. Car si celui qui ne pèche point par la langue est un homme parfait, celui qui ne sait point brider sa langue se fait à lui-même une fausse religion qui ne lui servira de rien.

L'homme qui ne retient pas sa langue, c'est un pilote qui ne tient pas le gouvernail de son navire et le laisse porter sur tous les flots au caprice des vents ; mais celui qui retient sa langue est comme le pilote sage et prudent qui tient d'une main ferme le gouvernail du vaisseau et le conduit sain et sauf au port à travers tous les écueils et malgré toutes les fureurs des vents et des tempêtes.

CHRONIQUE



Le 30 mai Sa Grandeur Mgr Maxime Decelles a pris possession du Siège Episcopal de St Hyacinthe laissé vacant par la mort de Sa G. Mgr L.-Z. Moreau. Tout le clergé de St Hyacinthe a prêté foi et hommage à son nouveau Pasteur. Le "Rosaire" tient à déposer à ses pieds l'hommage de son filial respect et lui souhaitant un fécond et glorieux épiscopat.

M. le Chanoine, R. Oueilet a été élu Supérieur du Séminaire de St Hyacinthe. Cette nomination honore la maison qui l'a faite autant que celui qui en est l'objet. Le nouveau supérieur est justement apprécié et vénéré dans le monde ecclésiastique. Son expérience, son inaltérable dévouement à la cause de l'éducation, son savoir, et ce qui n'importe pas moins dans celui qui doit diriger le personnel d'une maison d'éducation, son tact et la distinction de ses manières, promettent au Séminaire de cette ville un affermissement et un nouvel élan dans la voie du progrès où il est résolument entré. Nos félicitations et nos meilleurs souhaits au Séminaire et à son nouveau Supérieur.

La St Jean-Baptiste a été marqué un peu partout par des réjouissances et des démonstrations solennelles, où la pensée religieuse a eu sa note dominante. Il serait bien à souhaiter, comme le disait justement Mgr de Montréal, que ce fut tous les jours de l'année la St Jean-Baptiste : nous serions le peuple le plus sensé, le plus heureux et le plus catholique du monde. Espérons toutefois que ces démonstrations auront d'autres résultats qu'un emballement passager, et que ceux de nos hommes publics qui retrouvent

ces jours-là une foi solide et bruyante et un patriotisme enthousiaste, auront toujours la pudeur sinon le courage de ne pas renier pratiquement à d'autres heures et sur d'autres théâtres leur sang et leur religion.

Il nous vient à l'esprit qu'une manière assez pratique de célébrer ces fêtes nationales serait, non pas de moins rappeler les héroïques vertus des ancêtres, mais de dire plus nettement à leurs descendants ce qui leur manque de vertus et ce qu'il leur faudrait corriger de défauts pour être moins indignes de leurs aïeux et ne pas compromettre le glorieux héritage qu'ils en ont reçu.

Nous accusons réception avec remerciements de la remarquable conférence de M. J. P. Tardivel sur " la langue française au Canada." Le sujet n'a peut-être jamais été traité avec une telle compétence. A la différence d'un trop grand nombre des nôtres, le rédacteur de la *Vérité* est un travailleur, et cette fois son parti pris de ne pas accepter des opinions toutes faites l'a bien servi. Il est dans la note juste. Gardons notre langue, avec son cachet qui est celui de la vraie langue française ; et cherchons comme les grands ouvriers qui l'ont faite la richesse des expressions, qui n'est pas celle des mots. Ne croyons pas écrire mieux qu'un autre parce que nous savons un mot qu'il ne sait pas, mais croyons écrire mieux que personne quand nous savons faire dire nettement aux mots ce que personne ne sait leur faire dire comme nous.

A ce propos nous est-il permis de signaler une lacune dans l'éducation ? Dans nos familles et dans nos maisons d'éducation on néglige absolument la langue ; pas seulement l'articulation et la prononciation, ce qui est déjà déplorable, mais l'expression. On parle beaucoup de réformes : en voilà une de première importance, que nous signalons au zèle de nos réformateurs. S'ils la conduisent à bonne fin ils auront bien mérité de la langue française et de l'honneur de notre peuple.

Le 22 juin dernier notre couvent du Hâvre célébrait dans une fête intime le jubilé sacerdotal du T. R. P. Monsabré. Prévenus plus tôt nous nous serions fait un de-

voir de consacrer quelques pages à celui qui est depuis de longues années l'honneur de notre Ordre et de notre Province de France. Nous avons tenu à lui emprunter la méditation qui tient lieu de premier article.

* * *

Nous avons reproduit le récit du martyre de St Pierre, du remarquable ouvrage du R. P. D. A. Mortier—“ *St Pierre de Rome.*”—Nous signalons de nouveau ce beau livre à l'attention de nos lecteurs.

FR. BERN.

RECOMMANDATIONS

Nous recommandons aux prières de nos abonnés :
 Dame Cédonia Champagne épouse de J. B. Marion ;
 M. Jos. Trudeau, l'Islet ; J. Plamondon, St Hyacinthe ;
 Dame Jos. Huot ; Dame Césarie Gauthier épouse de V.
 Fortin ; Dame Octave Chamberland, Québec.

Plusieurs intentions particulières qui nous ont été recommandées.—Deux vocations religieuses.—Une affaire importante.—Le Chapitre Provincial de la Province de France et les religieux qui s'y rendent.

PRIÈRE A NOS ABONNÉS

Souvent après avoir lu le “Rosaire”, on se fie à la mémoire, et le numéro paru est transmis à l'œuvre des vieux papiers.

S'il s'en trouvait parmi nos lecteurs qui eussent encore en main le numéro de janvier 1898, sans avoir l'intention de le conserver, nous leur serions très reconnaissants, s'ils nous le faisaient parvenir.

L'ADMINISTRATION.
